



Pascal Commère

Un pays prend corps

Tombeau des anges de Gilles Ortlieb
(« *L'un et l'autre* », Gallimard, 2011)

Il est des écrivains dont on pressent immédiatement que ce qu'on lit dans leurs livres fut d'abord écrit sous leurs semelles, à tel point qu'on ne les imagine pas arpentant une autre contrée que celle à laquelle ils nous ont habitués. Ainsi d'Ortlieb que les circonstances de la vie professionnelle ont envoyé crêcher outre frontière, dans ce Petit-Duché de Luxembourg d'où il ne manque pas de s'extraire par intermittences, rapportant de ses escapades réitérées poèmes et proses en lien direct avec les lieux traversés, paysages esseulés d'une Lorraine entrevue par la vitre d'un train (du soir bien souvent), quand il ne s'envole pas pour la Grèce et les îles Ioniennes à la recherche d'un *ici* qui reste toujours un ailleurs, tant « *on ne fera jamais le tour de ce que l'on voit* ». En ce sens, ce *Tombeau* n'est pas une surprise. Sauf que le récit cette fois, dépassant le cadre serré de la note et du détail, trouve, dans la toponymie locale, un angle particulièrement original capable de fournir à l'ensemble une structure solide et cohérente, en même temps qu'une approche quasi ethnographique des lieux et d'une situation.

Évocation donc de ces villes en *-ange* dont la litanie, qui semble ne pas finir (Hayange, Knutange, Nilvange, Algrange, Clouange, Rosselange...), ancre un pays dans les mots, avec une volonté de rester en vie malgré tout, un tour de voix reconnaissable à sa langue, façon d'être avec les syllabes comme avec le reste, dans la gêne, et le poids du regret quoi qu'on fasse. Ce dont le paysage rend compte à sa façon : jardins, p'tites maisons, on voit ça, l'art de la récup'. Pour ne rien dire de la désolation des lieux, vidés désormais de ce qui assurait leur existence : le fer, à savoir. Une fois encore nous sommes dans l'Est, l'Est de la France, dans ces « *coins qui auront un temps hébergé la plus forte concentration d'usines au monde* ». Voilà pour le contexte sociologique – le prétexte aussi bien, puisqu'il s'agit avant tout du livre d'un poète. Habité, pour son seul usage, par la poursuite d'une quête, devenue enquête pour l'occasion – de celles qui ne finissent pas, et d'où remontent des indices porteurs chacun d'une interrogation de notre présence au monde. Bribe de voix, et des noms plus encore, tels que ceux relégués en divers lieux d'un anonymat partagé (plaques de cimetière, monument, boîtes aux lettres d'immeubles) qui trouvent là occasion d'exister sans en rien savoir, et dont la consonance rappelle l'implantation passée d'une main d'œuvre étrangère. Ce qu'on perçoit alors du monde du travail, ses contraintes et obligations, des liens qui s'y nouent, comme des impossibilités, celle de choisir une autre destinée notamment.

Livre de poète donc, et comme pétri de sa propre histoire. À savoir : comment une chose comme ça s'écrit, en passant et revenant, bien des fois sans doute parce qu'on est voisin et qu'il faut en tout état de cause vivre ; interroger, étant là, ce qu'on y fait. C'est alors qu'un pays prend corps au fil des pages, surgi de sa propre absence et des mots qui s'en approchent, comme du plus profond, et quand c'est du minerai on l'entend et qu'on prononce le mot *sidérurgie*, on mesure son lien à la terre, à la mine. Et de là, ce qui

advient quand tout s'arrête. Et que commence le livre, fruit d'une approche longue qui pose invariablement la même question. Qu'est-ce qui fait qu'on est là, pas ailleurs ? Et que c'est difficile d'en dire plus – cela qui fut et n'est plus, les années d'usine, le travail. Dès lors qu'après. Comprenez : maintenant. Rien – plus rien, ou presque. Autrement dit, et la question s'affine : « *Que reste-t-il lorsqu'il ne reste plus rien, lorsque tout ou presque a disparu ?* ». Hormis des mots, des silences. Parce qu'un tel passé ça touche non seulement le pays, mais les hommes – les gens –, et que ça ne s'éteint pas comme ça. Une absence demeure. Qu'on ressent, et plus encore dans les phrases déconstruites de dialogues qui n'en sont pas, parce que la vie aussi est déconstruite, et que rien n'en peut repousser sans tenir compte de cette mémoire omniprésente, cette façon qu'on a de faire comme si quelque chose existait encore. Forcément. Sinon, ce serait la fin pour de bon. Alors on tourne autour, et c'est du silence. Des anges passent. Tandis qu'un poète déambule, ne sachant pas au vrai quand et comment ça commence, sinon par une collecte qui ressemble tantôt à une accumulation, façon d'amener à soi, tantôt à une poursuite obstinée des pistes qu'ouvrent les noms de tels lieux. En fait ça ne commence pas, pas plus que ça ne finit et faut-il en dresser des listes et inventaires (particulièrement efficaces en l'espèce) pour ramasser ce quelque chose du monde, quand le vide ici « *est d'abord et surtout de l'autrefois plein* ».

Quelque chose fut. Et bien vivant alors. Encore que le ton sépia des clichés que la mémoire se repasse ait tendance à repousser toujours plus loin la ligne de démarcation qui sépare la rêverie de ce qu'on croit être la réalité. Ce qu'on perçoit d'elle au travers du quotidien : vitrines, êtres croisés (allure générale, vêtements, paroles échangées), comme ça, dans une lecture à plat de ce qui nous entoure, alors que la vie continue (un semblant), un peu gauche et fiérote malgré tout comme peut l'être la province. Avec en finalité le portrait d'une France dont on ne sait trop s'il faut la dire profonde ou ravagée, mais qui nous parle (comme ailleurs certains clichés de Depardon, on y pense) et nous touche. Par la façon et le ton de voix (off) du récit, où les participes présents neutralisent la temporalité, l'arasant, et où le *je* cède sa place à un *on* impersonnel, adapté à la grisaille ambiante. Mais la difficulté de saisie surmontée, l'écriture a beaucoup à gagner à se confronter aux ruines. Et l'éternité serait-elle une éternité de pauvres, ces bourgades nous y conduisent, avec leurs kyrielle d'anges et leur mutisme inquiétant. Il n'importe. Quelque chose d'un passé industriel d'envergure perdue dans un aujourd'hui de peu, réduit à l'énonciation de listes de commerces et boutiques au travers desquels le regard évalue la vitalité de l'endroit, ramenant ses localités à la dimension de ce qu'elles sont, dans la banalité partagée qui n'est après tout que l'ordinaire des vies, regardées par le petit bout d'une lorgnette qui n'en possède pas d'autre bien souvent. Quant à s'y distraire, rien de tel qu'un café PMU – l'espoir de *toucher* enfin quelque chose. Toucher au sens de gagner, bien sûr, mais pas seulement ; sans compter le temps de l'attente, dont se nourrit une fois encore la vraie littérature.